

EN DIRECT...

... de bordeaux

Un colloque sur les « Technologies intermédiaires » et le développement du Tiers Monde a eu lieu à Bordeaux les 18, 19 et 20 mars 1975. Il a regroupé de nombreux spécialistes d'Angleterre, du Québec et de pays africains, ainsi que des stagiaires de l'Ecole Internationale de Bordeaux qui ont pris part aux débats. Nous nous sommes entretenus avec Miss Deborah Ainger, chargée des questions d'information à l'Intermediate Technology Development Group (ITDG) de Londres, dirigé par le docteur Schumacher.

Pourriez-vous faire pour nos lecteurs une brève présentation de vous-même et du groupe auquel vous appartenez. Quand a-t-il été créé et quel était le projet du Dr Schumacher?

Le groupe a été créé en 1966 par le Dr Schumacher qui a travaillé pendant quelques temps à Burma. Il a observé que l'aide fournie à Burma

et à d'autres pays en voie de développement ne semblait pas réellement apporter de secours à la vaste majorité de la population, soit aux paysans pauvres des zones rurales. Son expérience l'a convaincu que le moyen de les aider était de leur proposer un éventail de techniques parmi lesquelles ils pourraient faire un choix car il n'existait pas alors de palier intermédiaire entre des techniques très simples ou très complexes. Il a aussi observé que les équipements importés par les pays en voie de développement étaient conçus pour les pays riches dont le système économique prévoit un maximum d'économie de main-d'œuvre. Il lui a paru qu'ils étaient particulièrement peu appropriés aux pays pauvres pour lesquels le problème majeur est le manque de capitaux et une abondance de main-d'œuvre ayant besoin d'emplois. Ces observations l'ont conduit ainsi que deux collègues à fonder cette organisation en 1966. Le Groupe pour le Développement des Technologies Intermédiaires est une organisation sans but lucratif, sans aucune subvention du gouvernement de l'époque, financé uniquement par des donations d'entreprises ou d'individus. Depuis 1974, nous avons reçu l'approbation gouvernementale qui se traduit par une légère subvention.

Quelles sont les lignes directrices de votre action?

Avec les théories de groupe concernant à la fois les ressources, les techniques et la main-d'œuvre, notre but initial était de trouver et d'établir des projets restreints avec un ou deux agents sur le terrain, établissant le fait qu'une technologie intermédiaire qui utilise les ressources locales à la fois en termes de savoir-faire et de matériaux disponibles représentait un bénéfice concret pour les populations rurales de toutes catégories.

Pourriez-vous me donner quelques exemples de ces projets?

Les deux exemples les plus évidents proviennent du domaine de l'agriculture. Deux ingénieurs agricoles travaillant indépendamment, l'un

en Zambie, l'autre au Nigéria, ont examiné la situation des agriculteurs et sont arrivés à la conclusion suivante que connaissent de nombreux ingénieurs travaillant en milieu rural : l'un des problèmes majeurs est ce que l'on appelle « le goulot d'étranglement » de la main-d'œuvre à deux périodes critiques de l'année, l'époque des semailles et celle de la moisson. C'est donc à ces deux moments qu'il fallait alléger leur tâche. Il s'est agi de concevoir un équipement fait d'acier disponible sur place qui puisse être tiré par traction animale puisque les agriculteurs n'ont pas les moyens d'en avoir une autre. On a, par exemple, conçu un matériel élévateur pour la récolte des arachides. Partout en Afrique, il y a un grand nombre de land-rovers importées et hors d'usage et certaines parties de ces voitures s'adaptent parfaitement à la construction d'élévateurs d'arachides.

Les ingénieurs que vous avez envoyés sur place étaient-ils formés à convaincre les gens que ces procédés nouveaux vont effectivement leur apporter une amélioration?

Oui, parce que, s'ils n'en étaient pas totalement convaincus eux-mêmes, ils feraient autre chose, étant donné que ce genre de travail est mal rémunéré. C'est parce qu'ils pensaient qu'ils peuvent réellement apporter une aide aux cultivateurs

... construction d'un canal d'irrigation...

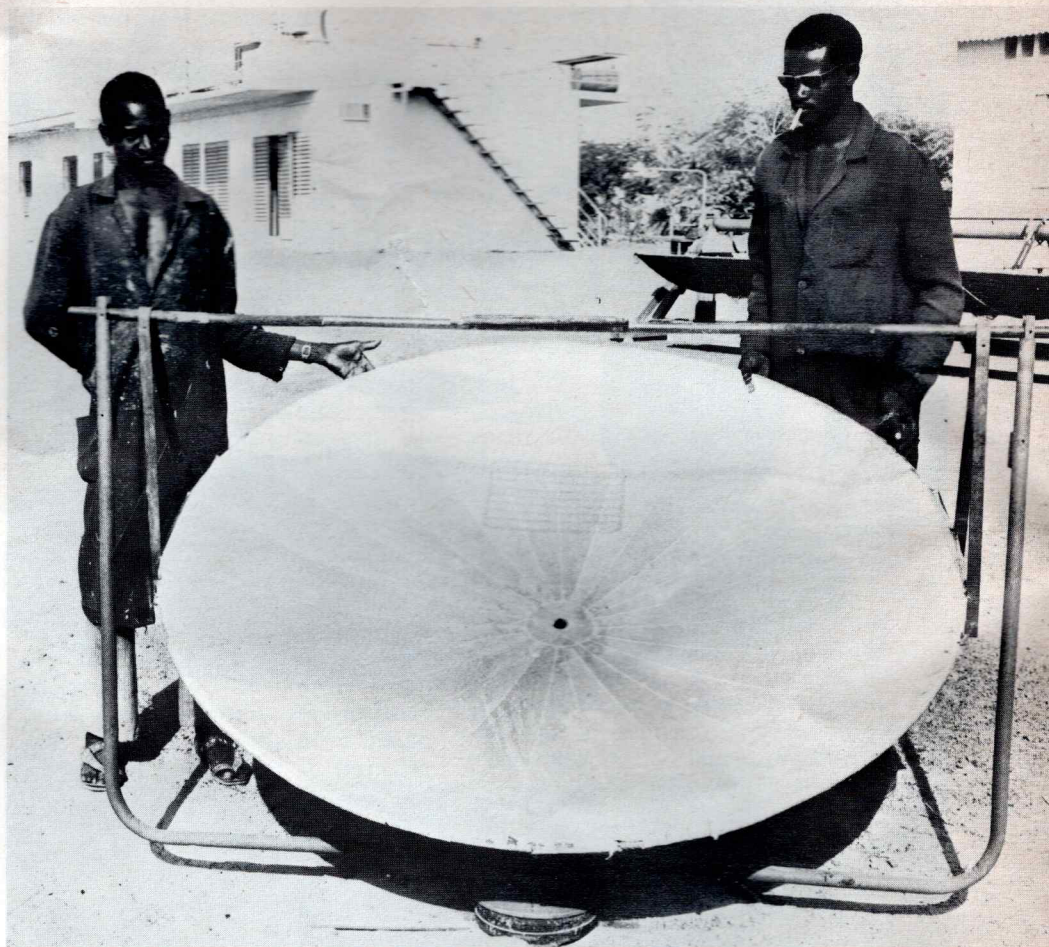


qu'ils entreprennent ce travail. Ils travaillaient en liaison étroite avec les agents du ministère de l'Agriculture. Le matériel donne lieu à des essais très sérieux et il y avait des journées d'observation où étaient conviés les agriculteurs pour le voir fonctionner. Il faut que l'ingénieur travaille directement avec celui qui va utiliser l'équipement en question afin que celui-ci se sente libre de poser toute question.

*Avez-vous une manière
d'évaluer le projet quand il
est mis à exécution dans
un pays?*

Non. Nous ne le pouvons pas vraiment car nous ne disposons pas des ressources financières nécessaires pour envoyer sur place un spécialiste des techniques d'évaluation. Nous avons une approche assez pragmatique tenant compte des besoins exprimés relatifs à un nouveau matériel ainsi que des approbations des utilisateurs. Nous n'avons pas assez de ressources financières non plus, pour créer des coopératives qui pourraient procéder à l'achat du matériel et à la vente des outils. Toutefois, ces problèmes mêmes de l'évaluation ont changé parce que la structure de notre organisation s'est modifiée.

Je vais vous donner maintenant un autre exemple qui est celui d'un équipement destiné à améliorer le ravitaillement en eau, sur une longue période. Il s'agit d'un matériel destiné à récupérer d'importantes pluies périodiques dans des réservoirs petits ou assez vastes. Ce sont de très grands trous dans le sol dont la paroi est tapissée par de la boue mélangée avec du polythène afin de la rendre imperméable à l'eau. Pour renforcer la structure du réservoir et pour éviter le problème d'avoir à traiter des briques, on a employé une technique très moderne qui consiste à mettre du ciment dans des saucisses de polythène ce qui permet de solidifier l'ensemble. Toutefois, les conditions économiques ont changé et ce matériel est devenu très cher. Mais il faut bien se rendre compte que si l'on veut réaliser certains projets, il y a un certain coût au-dessous duquel on ne peut pas descendre. Vous verrez bien d'après cet exemple que, tout en désirant utiliser autant que possible



... cuisinière solaire...

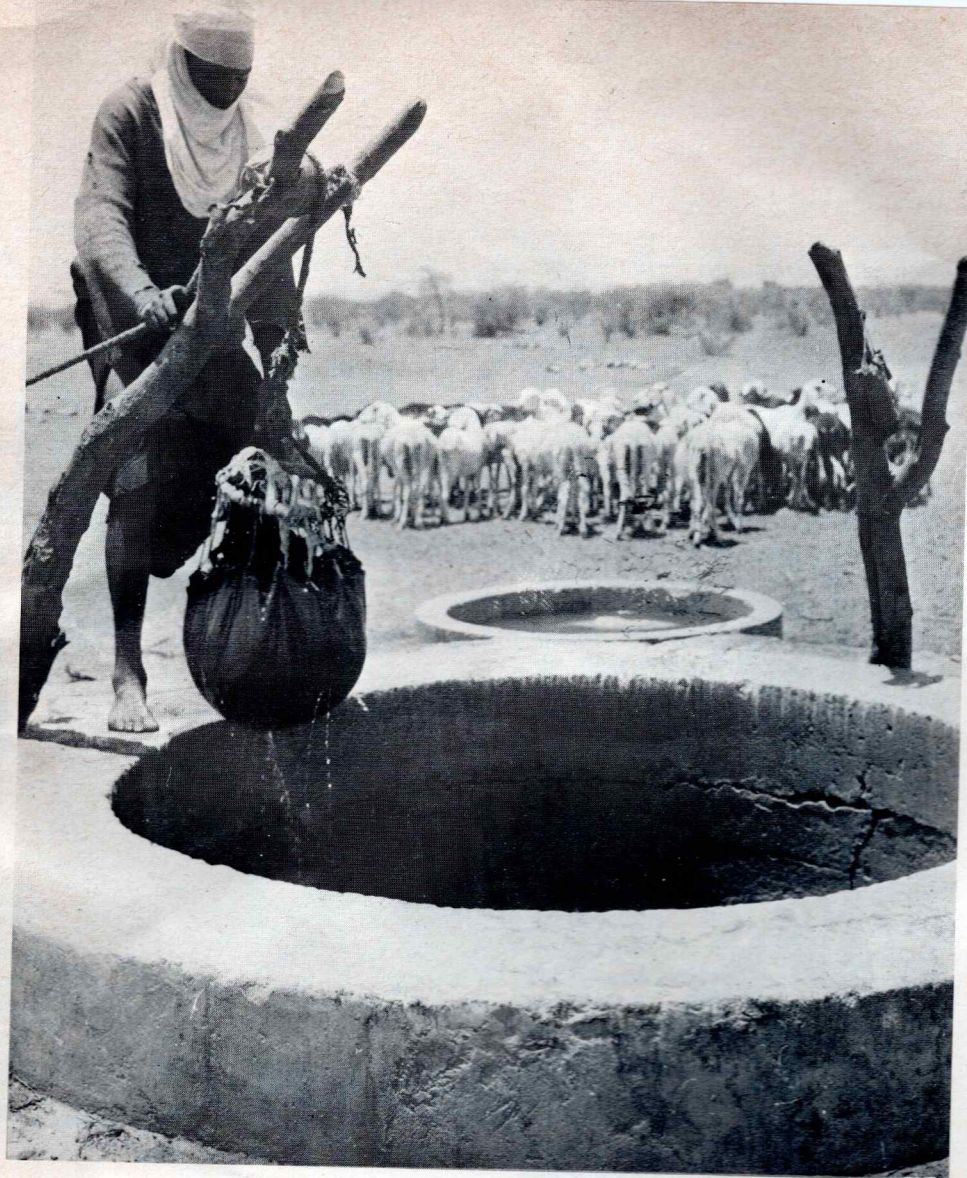
du matériel local, il y a des cas où vous n'en disposez pas pour des projets pourtant prioritaires.

Dans ce cas précis, on a besoin d'une abondante main-d'œuvre locale pour réaliser le projet et là nous atteignons au moins l'un des buts qui est de créer un emploi pour les gens du pays. La main-d'œuvre nécessaire ici est une main-d'œuvre non qualifiée. Le bénéfice qu'en tireront les gens est à la fois d'améliorer leur régime alimentaire en cultivant des légumes et aussi d'accroître leur budget en allant vendre ces légumes au marché.

*Comment procédez-vous
pour présenter vos
projets à des industriels ou
à des bailleurs de fond?*

En fait, nous arrivons à un point crucial qui est le suivant : comment analyser les besoins auxquels ont à faire face les pays moins industrialisés. Premièrement, nous avons un courrier technique. Comme des demandes d'informations techniques nous parviennent du monde

entier, nous pouvons voir quelles sont les questions qui reviennent constamment et nous identifions ainsi certains besoins dans des pays où existent de graves limitations économiques. Deuxièmement, nous sommes en très bon contact avec des ingénieurs-conseils qui ont travaillé sur le terrain dans ces pays en voie de développement et qui arrivent à un consensus dans l'établissement des besoins prioritaires qu'ils repèrent parmi la population dans laquelle ils se trouvent. Prenons par exemple le cas de l'industrie de la construction : un pays veut construire une petite briqueterie. L'un des problèmes qu'il va rencontrer est qu'il n'existe pas dans le monde de petits fours à feu continu et j'ai appris que cet équipement est absolument nécessaire dans une briqueterie. Voici une priorité. Pour en revenir à votre question, quand nous avons identifié un besoin réel, nous avons à rédiger ce qu'en anglais nous appelons une proposition de projet et nous allons le présenter à de grandes sociétés ou à des fondations pour obtenir un financement. Ce projet doit être rédigé de façon à



... Puits du F.E.D.

convaincre ces organismes d'envoyer et de prendre en charge un chercheur qui entreprend le travail technique sur le sujet considéré.

Vous m'avez dit également que vous diffusiez une publication trimestrielle «Appropriate Technology».

Cette publication existe maintenant depuis dix-huit mois et nous la considérons non comme une publication à usage interne mais comme une revue destinée à tous ceux que ces problèmes de technologie appropriée intéressent. Elle a un public international et nous accueillons avec grande joie tout article nous signalant des recherches grandes ou petites pour la mise au point de techniques destinées à améliorer la condition des populations défavorisées dans quelques pays en voie de développement que ce soit.

Je crois que le style et le vocabulaire de votre revue

sont simples à dessiner afin qu'elle puisse être mise entre les mains de tous?

Nous souhaitons que la revue puisse être lue par des ingénieurs et des non-ingénieurs. Nous espérons montrer aux gens de l'administration n'ayant pas reçu de formation technique qu'il existe un choix de moyens pour améliorer la vie dans des régions en voie de développement, en pensant que l'importation de vastes quantités de produits manufacturés en provenance des Etats-Unis ou d'Europe ne fait qu'accroître leur dépendance économique vis-à-vis de l'Occident à cause de l'exode des capitaux et la nécessité de faire venir des pièces de rechange.

Comment décririez-vous actuellement votre public?

Il est difficile de vous répondre mais nous avons l'impression que la revue atteint des gens qui travaillent sur le

terrain, ainsi que les grandes organisations internationales intéressées par les questions de développement.

Vous ne publiez qu'en anglais?

Actuellement nous n'avons pas les moyens de faire autrement mais nous serions très intéressés par l'offre de ceux qui voudraient bien traduire la revue en n'importe quelle langue que ce soit, notre but étant de répandre l'information au maximum. Pour le moment nous sommes malheureusement limités aux pays anglophones.

Avez-vous d'autres publications.

Oui, il y a par exemple un ensemble de fiches techniques représentant des dessins d'une trentaine d'items d'équipement agricole réalisés avec des matériaux trouvés sur place, une bibliographie analytique sur la formation d'auxiliaires médicaux, des dessins industriels de matériel d'hôpital qui peuvent être fabriqués dans les pays eux-mêmes, un manuel sur le traitement de l'eau et les problèmes sanitaires et une brochure sur la fabrication des pompes hydrauliques avec des matériels disponibles sur place.

Avez-vous des publications sur l'approche pédagogique de ces techniques, point qui nous intéresse particulièrement?

Non, bien que nous soyons parfaitement conscients d'un besoin crucial dans ce domaine. Mais il faut dire que rien ne peut remplacer la recherche et la formation sur place. Nous ne sommes là que pour jouer un rôle d'incitateur.

Propos recueillis par Denyse de SAIVRE

Il faut signaler qu'à la suite de ce colloque, tous les intervenants furent d'accord pour remplacer le terme de « technologie intermédiaire » par celui de « technologie appropriée ». Le professeur Abdou Moumouni du Niger fit en effet observer que l'on ne peut considérer le four solaire à cuire les briques comme une technologie intermédiaire car ce sera le premier four du monde de ce type.

Réflexion sur l'introduction des technologies appropriées

La technologie est en ce moment doublement à l'ordre du jour.

- D'abord parce que les récentes difficultés des économies développées et les échecs aujourd'hui communément reconnus des techniques de développement appliquées dans le Tiers-Monde, obligent à s'interroger sur le rôle des experts et de l'assistance technique sur des modèles de développement, sur les formes multi-nationales et sur l'équilibre économique international.

- Ensuite et secondairement parce que le domaine des techniques est lui aussi l'objet d'un passage au « second degré » : comme la science et la recherche se sont développées en épistémologie, la technologie sous sa forme nouvelle, se veut science et technique des techniques.

La rencontre de ces deux mouvements se distribue tout naturellement selon des thèmes nouveaux, et spécialement sur ceux des transferts de technologies et des technologies douces ou appropriées.

Tout se passe comme si une exigence d'adaptation était, tardivement, reconnue. Tout en se réservant la meilleure part et les plus grands profits, les périodes coloniales puis néo-coloniales ont entretenu la croyance en des modèles universels pour l'organisation comme pour le développement des pays dominés.

Tel est le sens véritable de l'assimilation : rendre les autres semblables à soi par les mêmes méthodes et les mêmes techniques.

C'était oublier le vécu local et national, avec ses caractères spécifiques dans l'ordre social et politique, économique, culturel et écologique. Passer de l'assimilation à l'adaptation qualifie précisément les technologies appropriées, les recherches endogènes d'un développement prenant en charge les problèmes propres de chaque société et non plus placage exogène de modèles et de méthodes en usage ailleurs. Et par

définition, cet ajustement n'intéresse pas seulement les techniques de production mais aussi l'organisation, la gestion, la répartition des activités et des initiatives.

Les exemples de la Chine, de l'Algérie, de la Tanzanie entre autres, montrent bien ce souci global de prise en charge nationale, refusant l'importation de techniques extérieures sans référence aux exigences de l'environnement physique et humain, de l'emploi, des pratiques et des mœurs.

Mais ici deux séries d'obstacles se révèlent :

- Le premier est la réalité du marché international des techniques, et de son expression la plus achevée : la firme transnationale.

- Le modèle le plus répandu de développement repose en effet sur la concentration des ressources (capitaux, qualifications, techniques) sans un secteur moderne à haute productivité, recourant au transfert **mimétique** des produits et des techniques des pays industrialisés. Et cette procédure de transfert de technologie s'effectue ordinairement par le canal des firmes multi-nationales. Elles disposent de la plus grande liberté de choix entre le transfert direct (par création de filiales) et le transfert indirect (par échange de produits, vérité de licences et de brevets, etc.).

Et de plus, leur stratégie consiste à organiser la recherche-développement **à l'intérieur de leur système mondial d'implantation**, considéré comme un espace intégré, clos et homogène (comme l'est le marché mondial qu'elles gèrent). La situation de dépendance périphérique des pays du Tiers-Monde, dans une telle perspective, exclut naturellement toute prise en compte de leurs besoins spécifiques.

On comprend alors la difficulté d'instaurer des technologies bien adaptées, liées à des besoins internes, chaque fois qu'il s'agit en même temps de se brancher sur le circuit économique international.

De plus, et c'est là un second obstacle, les élites des pays du Tiers-Monde ont elles-mêmes été formées à l'extérieur, ou selon des modèles extérieurs. Elles aspirent naturellement, dans leur majorité, à vivre et à agir selon les normes apprises, au point de préférer souvent l'exode

vers les pays développés à une difficile reconversion sur place.

Ici, systèmes éducatifs, organisation de la recherche, liens de la pratique et de la théorie, promotion de l'individu seraient à reconsidérer radicalement. C'est pourquoi, jusqu'à présent, les technologies appropriées n'ont eu qu'un écho restreint parmi les experts d'assistance technique, et se sont limitées à des expériences ponctuelles.

Ou alors, elles ont été le fait de pays qui ont refusé les apports extérieurs pour l'essentiel de leur développement.

Cette contradiction, pour être levée, doit être attaquée de plusieurs côtés. D'abord, sans doute à l'occasion d'une redéfinition des rapports économiques et techniques internationaux. Mais aussi par la multiplication patiente de recherches et d'applications ponctuelles, articulées sur les centres de formation du Tiers-Monde. Et enfin, en distinguant soigneusement dans les processus techniques l'amont et l'aval, plus on se rapproche des conditions et des normes des marchés internationaux, plus les technologies appropriées sont difficiles à mettre en œuvre, plus on remonte vers des actions internes, en particulier rurales, et plus elles trouvent l'occasion de s'exercer.

Tel est l'intérêt, durant ces dernières années, des recherches menées sur les technologies douces (ou intermédiaires, ou alternatives, ou appropriées), en bref sur l'ensemble des techniques qui s'écartent du modèle technique dominant et ajoutent au souci de l'efficacité et du rendement celui des besoins particuliers d'un pays, d'une région, d'un milieu, d'une culture, et tout simplement, des besoins et des exigences d'hommes et de femmes sujets et non objets de leur progrès (1).

Bernard CLERGERIE

(1) On peut noter à ce sujet le très intéressant numéro 27 de la revue « Options Méditerranéennes », consacré au transfert de la technologie, et tout particulièrement l'article de Jean-Marie Collomb sur « Le processus d'appropriation technologique » qui donne les distinctions et principales caractéristiques des termes : technologies alternatives, technologies douces, technologies intermédiaires, éco-technologies, technologies appropriées avec références aux auteurs qui les ont utilisées.

... du niger

les moniteurs de classes de brousse télévisuelles

« L'histoire c'est l'homme, toujours
l'homme et ses admirables efforts. »

Fernand BRANDEL
préface du livre de J. KIZERBO
« L'Afrique Noire ».

Il existe une histoire des moniteurs de la Télévision Scolaire du Niger, une histoire qui se déroule encore à ce jour au milieu des villages de la brousse sahélienne. Elle est peu ou mal connue.

Les premiers maîtres, les pionniers, par leur cœur à vivre quotidienne-ment leur rôle, à assumer leur tâche ont peut-être tracé le profil d'un type nouveau d'enseignant (1).

Ces premiers enseignants dans vingt villages situés de part et d'autres du fleuve dans une région proche de la capitale. L'école la plus éloignée ne se trouve qu'à une distance de 45 km de Niamey, lieu du centre de production. Ces conditions ont permis et permettent encore, aux responsables pédagogiques, des visites régulières sur le terrain.

En 1974 puis en 1975, s'ouvrent successivement 100, puis 92 classes. C'est alors que les conditions de travail changent. Ces nouvelles classes sont situées dans les régions très éloignées de Niamey. Certains villages ne seront accessibles par les maîtres qu'à cheval ou à dos de chameau. C'est toute une autre dimension que va vivre l'école télévisuelle en s'enracinant dans les réalités du terrain. Ce sera sa vraie dimension.

Compte tenu de l'expérience des anciens maîtres, de leur rôle dans le milieu, nous avons axé la sélection nouvelle non seulement sur les critères intellectuels, mais surtout sur des critères de qualités humaines et

de comportement : sens de l'enfant, sens de l'homme, adaptabilité au milieu, respect de la culture.

Il s'agissait presque de « dé-scolariser » ces jeunes garçons et filles, les uns munis du simple C.E.P.E., les autres s'échelonnant du niveau de la 5e au niveau de la 3e. Quelques-uns seulement avaient le B.E.P.C.

Leur rôle dépasserait largement celui que l'on confère normalement à un enseignant et ce, dans un grand isolement, à une période où les villages étaient durement éprouvés par la sécheresse et la famine.

Ces conditions, si rudes soient-elles, ils devraient les vivre, afin que soit partagé par « la collectivité du village leur acte d'enseigner ».

Seraient-ils prêts ?

Seraient-elles prêtes ? (1)

Les « paroles » qui suivent vont essayer d'en témoigner. Nous publions ici, des passages de lettres — un nombreux courrier arrive chaque jour au centre de production — et deux interviews.

Les dialogues d'enfants ont été traduits de la langue maternelle dans laquelle ceux-ci se sont exprimés.

correspondance des moniteurs

Leur arrivée dans le village leur intégration

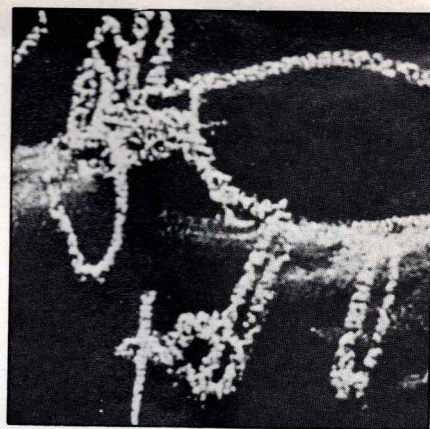
B.D. Moniteur à Kassa

« Il est vrai que je suis un Touareg du nord qui a passé toutes ses années entre Tahoua, Agadès et Zinder. Je n'ai donc pas connu les Zarma. Le 5 janvier 1975 je me suis trouvé dans un de ces villages Zarma à 65 km de Ouallam, 90 km de Niamey.

J'avais au fond de moi une sorte de peur. Je ne parlais pas la langue du milieu et bien que campagnard nous n'avions pas le même mode de vie.

Voilà maintenant 6 mois que je suis dans ce village. Je me suis bien intégré dès le début. Les habitants du village sont très accueillants. Ils attachent une grande importance à l'école.

(1) Actuellement 50 % du personnel sont des monitrices.



J'ai participé à toutes les activités du village.

J'ai formé un groupe avec les jeunes. Le chef de village m'a même offert sa fille en mariage si je veux.

Dans ce village, je ne suis plus un maître, je suis devenu un fils, un père, un guide, un conseiller. »

« C'est un jeune garçon qui était malade lors de la rentrée, chaque fois son père vient me dire qu'il souffre de douleurs gastriques et a de la fièvre.

Un beau dimanche j'ai demandé au chef de village un cheval pour rendre visite à cet enfant. J'ai reçu le cheval sans frais de ma part. Me voilà donc en direction du village du malade situé à 20 km de l'école.

Après quelques heures de marche, dans cette brousse affreuse et sèche me voilà enfin devant la maison du père de l'enfant. Je descends de mon cheval et le père m'invite à prendre place à l'intérieur de sa case après les salutations d'usage. Il prend son coran et continue sa lecture. C'est un grand marabout et c'est pour cela qu'il refuse d'envoyer son fils à l'école. Les croyants disent que l'école « gâte » les enfants en les intéressant aux coutumes européennes.

J'avais appris l'arabe. Je lui demande donc de me passer quelques feuilles. Il a accepté et a écouté attentivement ma lecture. Le soir je me suis rendu avec eux à la mosquée. Après la prière suivie de longs « Fatyas » il s'est mis à me poser quelques questions d'intelligence religieuse.

Voici la plus courte. Je cite :

— « Quelle est la différence entre ta tête et celle d'un âne ? »

(1) A. Bienfait dans le livret « Les moniteurs » rapporte leurs témoignages.

Ce document fait partie d'une série de 10 livrets dans le cadre du rapport général sur « la Télévision Scolaire du Niger 1964-1971 », publié par l'Audecam.

Voici ma réponse :

— « La différence c'est que moi je sais « la chahada » alors que l'âne ne le sait pas. »

Il m'a félicité d'avoir répondu à ses questions et a ajouté :

« Maintenant, je sais qu'on peut être à l'école tout en ne perdant pas ses coutumes. Rentre maître, je te présenterai mon fils demain. Pensons toujours ce que le Dieu a dit « Ina malmomina ihwatoume. Wa aslikou Beyna Ihwaykoume »(1).

Cet enfant est maintenant l'un des meilleurs de ma classe.

— Vraiment la branche d'enseignement demande des hommes de bonnes volontés, de courage et de compétence.

N.H.M. Moniteur à Tilli-Kollo :

En y allant nous nous sommes perdus en brousse. Il a fallu l'intervention d'un paysan pour retrouver la route. Je suis arrivé un dimanche pour traverser le fleuve. Ce jour-là les piroguiers refusaient de sortir, il y avait des hippopotames. Le lendemain seulement nous avons pu traverser. Je suis arrivé dans le village où j'étais affecté. De tous côtés je voyais des gens qui venaient me serrer la main. Le chef du village très vieux voulait me faire tout, lorsque je prends le gobelet pour boire, il me dit de le déposer, rentre dans sa case, en revient avec une calebasse de boule de nil qu'il étend d'un peu d'eau et me sert.

J'ai pleuré en voyant cela. »

Leurs relations avec les enfants

Y.M. Moniteur à Tiantargou

« Maître, tu me fais pitié, il y a longtemps que je t'observais. En classe, au-dehors, partout où je t'ai aperçu, je pense que tu n'as aucun parent, raison pour laquelle tu es ici dans notre village, dont tu ne comprends même pas la langue. Ne te sens-tu pas un peu découragé ?

O.O. Moniteur à Daïtégui-Fakara

« Attention, maître, l'arbre qui est là c'est un arbre de goy-goy (2). La nuit

quand tout le monde dort, les goy-goy viennent ici. Si quelqu'un passe, ils le tuent. Nous n'avons jamais vu, mais nous avons entendu parler ? »

R.B. Monitrice à Koné-Béri.

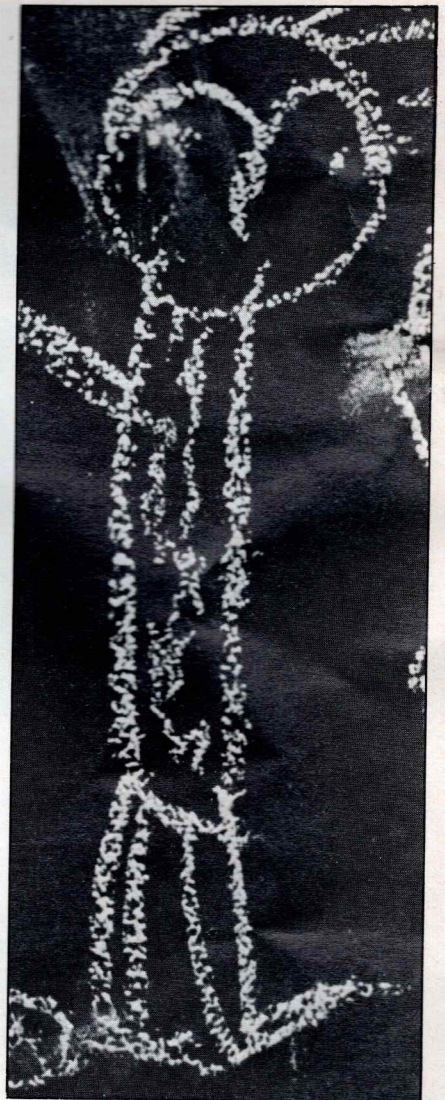
« J'entendais des voix me dire : « maîtresse l'arbre là il n'est pas bien. » Tous les élèves vont mourir. L'arbre sous lequel tu es, c'est le totem des habitants de Koné-Béri. Chaque année, les femmes font des boules de mil, les hommes égorgent des poulets, les enfants prennent le son du mil vanné et tout le village se réunit sous ce grand gao. Les enfants jettent le son sur le tronc. Les hommes s'agenouillent pour prier. Une fois ceci terminé tous se mettent à danser et à se réjouir comme si c'était un jour de fête. Maîtresse c'est pour cela que celui qui n'est pas de ce village doit se méfier. »

A. T. Monitrice au quartier Lazaret à Niamey

« Je vous écris à propos d'une élève qui a de la peine à travailler en classe. Après maintes réflexions je suis arrivée à dialoguer avec elle et à savoir le pourquoi : « je veux bien travailler madame, mais je pense aux travaux à la maison. Quand je pense à certains travaux, j'envie les morts. »

Ce n'est qu'alors que j'ai su qu'une élève quelque soit sa volonté de travailler ne pouvait le faire que s'il doit être libre chez lui. »

Il est bien vrai ce que dit notre proverbe » c'est avec patience que l'on trait la génisse, celui qui ne patiente pas la vendra. »



entretien avec Adama Boureima monitrice de Hamdallaye

Vous avez été recrutée comme monitrice de classes télévisuelles. Pourriez-vous nous donner vos impressions sur le stage de préparation et de recrutement qui a suivi ?

J'ai été recrutée le 24 octobre 1973. J'ai suivi le stage de formation de la Télévision Scolaire pendant quinze jours. Puis, on nous a donné quelques jours pour compléter nos dossiers ; et quand cela a été terminé, on nous a rappelés le 15 décembre pour nous donner les affectations. J'ai été nommée dans une commune toute proche de Niamey, Foulani Kouara. Le 23 décembre, j'ai été voir le Chef de Village pour qu'il réunisse les parents et, deux jours plus tard, j'ai trouvé une foule nombreuse qui m'attendait. Le Chef de Village et un militaire m'ont aidée pour le recrutement des enfants. J'ai fait comprendre qu'à la Télévision les classes audio-visuelles ne devaient pas dépasser 45 élèves. J'ai pris l'âge précis qui m'était indiqué et j'ai rendu à leurs parents, les enfants trop vieux ou trop jeunes.

(1) « Tous les croyants sont frères. ».

(2) Personnages occultes de la culture traditionnelle.

*Je suppose qu'ils
connaissaient déjà l'École
télévisuelle, puisque c'était
une commune proche de
Niamey?*

En effet, ils la connaissaient. Pour moi, ce fut difficile parce que c'était la première fois que j'enseignais. Je me demandais ce que j'allais devenir avec tous ces parents dans un village inconnu de moi. J'avais été à l'école traditionnelle et l'enseignement télévisuel était nouveau pour moi. J'ai suivi les conseils du directeur de stage et j'ai pu me familiariser avec les habitants du village et avec les élèves. Ce sont des Peul et nous parlons la même langue. Je n'avais pas beaucoup de connaissances au début, mais tout le village s'est proposé pour m'aider.

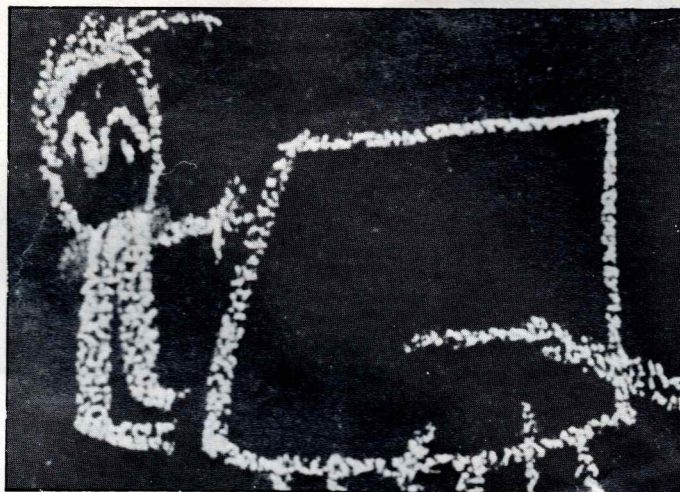
*Quels sont les plus gros
obstacles que vous avez
rencontrés au début?*

J'en ai souvent trouvés dans les phases d'exploitation des leçons, parce que nous n'avons pas eu suffisamment de pratique au cours du stage. Personnellement, je n'avais fait qu'une exploitation. Au début, pendant peut-être un mois, j'ai eu des difficultés, des doutes et, à chaque visite de Conseillers Pédagogiques, je me demandais s'ils me jugeraient capable de résoudre tous mes problèmes. Certains m'ont donné une appréciation favorable, certains — par contre — ne m'ont rien dit. En ce moment, je crois qu'ils estiment assez mon travail et moi je ne ressens plus la difficulté.

*Les parents ont-ils bien
réagi au fait que vous soyez
une femme?*

Ils ont bien réagi, car ils savent les difficultés que nous rencontrons. Ils m'ont même aidée, au point de vue matériel.

Les activités dans cette commune sont à peu près les mêmes qu'à la ville. Les réunions avec le Chef de Village, puis celles avec les jeunes ont lieu dans la cour de l'école. J'y ai souvent assisté. La collaboration avec le Chef de Village était très bonne; il passait tous les matins voir les émissions qui concernaient le village. S'il n'avait pas le temps, il envoyait quelqu'un.



*Pouvez-vous nous dire ce
que, dans leurs
conversations, les parents
vous communiquaient au
sujet de l'école?*

L'idée qui revenait souvent est qu'ils avaient longtemps souhaité une école dans leur village. Mais ils n'avaient pas été prévenus de la création d'une école télévisuelle et se montraient satisfaits de celle-ci. Seulement, ils ne veulent pas qu'on recrute d'autres enfants qui soient étrangers au village. J'ai essayé de leur faire comprendre que, si les enfants sont nigériens, il n'y a pas de différence. Ils ont souvent entendu des interviews et avaient envie, eux aussi, d'être interviewés.

*Que pensent-ils de
l'apprentissage
par l'image?*

Ils étaient contents, parce que certains parents n'avaient jamais vu le film. Au début, j'avais des difficultés, parce que certains d'entre eux venaient à n'importe quelle heure et que je ne pouvais pas les renvoyer. Alors, je les ai autorisés à rentrer dans la classe, à condition qu'ils ne fassent pas de bruit. C'est ainsi qu'ils venaient souvent, à l'heure de la récréation, pour la troisième émission.

*Vous êtes maintenant dans
un autre village,
à 35 kilomètres de Niamey.
Quels sont les changements
que vous avez trouvés?*

Je n'étais pas contente d'être mutée, mais c'est la vie des enseignants. Je

suis donc partie, mais je n'avais jamais connu de village Zarma : c'était tout à fait nouveau. J'ai été accueillie par un conseiller pédagogique, mais mes premiers moments ont été très durs; j'ai pleuré sans arrêt. J'étais dépaymée, je ne connaissais personne et les villageois ne m'ont pas accueillie comme dans l'autre village. Même mon directeur, qui était venu me saluer, était reparti tout de suite. Je ne savais pas s'ils n'aimaient pas accueillir les étrangers ou si c'était leur façon de voir. Ce n'est que deux ou trois jours après, quand je faisais les cours aux enfants sans poste de télévision (donc de façon traditionnelle) que j'ai commencé à faire la connaissance des parents qui venaient voir « la nouvelle maîtresse ».

*Que parlent les gens
ici : le Zarma?*

Oui. Au point de vue langue, je n'ai pas de difficulté. Au début, ils ne venaient pas à l'école. Maintenant, ils sont habitués et c'est comme à Foulani Kouara. Ils n'ont pas accueilli la télévision comme les autres, parce qu'ils étaient déjà dans l'école traditionnelle, où est venue s'installer cette classe télévisuelle, tandis qu'à Foulanikouara, il n'y avait rien au départ.

*Avez-vous facilement
établi des liens avec les
enfants?*

Oui, rapidement. Car, comme je suis dans une école traditionnelle, il n'y a pas cours le mercredi et le samedi après-midi. Alors, j'ai acheté des cartes pour que les enfants puissent venir jouer chez moi : c'est un

moyen, pour moi, de les voir. Ici, c'est la campagne et les jeunes filles sont méfiantes. Le jour de la fête (1), je suis sortie avec elles, car elles étaient venues me souhaiter bonne fête. Maintenant, elles viennent souvent chez moi et je vais souvent chez elles.

Les enfants des classes traditionnelles sont-ils attirés par la télévision ?

Oui ; quand ils le peuvent, ils viennent dans ma classe et je les fais asseoir sur les bancs, en silence. Par exemple, on a suivi samedi dernier une des émissions de la troisième année (2). Ils ont posé des questions et ils étaient très contents. Mais les enfants du traditionnel sont moins heureux que ceux des classes télévisuelles qui sont plus éveillés. Et ils considèrent plus la télévision comme une distraction que comme un enseignement.

Faites-vous partie d'un Mouvement de Femmes, ici ?

Oui, dans la Samaria : c'est une organisation de jeunesse traditionnelle. Il y a un chef devant lequel les jeunes peuvent s'exprimer dans le cadre des activités du village. La semaine dernière, ils ont organisé des danses et des chants dans le canton de Kouré.

Que signifie « Samaria » ?

Je crois que c'est un mot Haoussa, et je ne connais pas sa signification exacte. Le « Samari », chef des jeunes, contrôle des organisateurs, les responsables du service d'ordre de ce village et l'organisation des jeunes filles, dont je fais partie. Je suis leur chef pour les diriger, au cours d'une cérémonie.

En quoi consiste cette cérémonie ?

(1) La fête de la « Tabasky » fête religieuse musulmane qui a lieu 70 jours après la fin du Ramadan.

(2) Niveau qui correspond au cours élémentaire.

En fait, le but est d'organiser des chants et des danses pour les jeunes du village dont les activités sont regroupées dans la « Samaria ».

Vous avez parlé des responsables du service d'ordre. Quel est leur rôle au sein du groupe du village ?

Ils s'occupent de la propreté, de la tenue vestimentaire, d'une certaine discipline, etc.

Est-ce que vous envisagez d'avoir aussi une action spécifique auprès des femmes, et de discuter avec elles de leurs problèmes, de l'hygiène ?

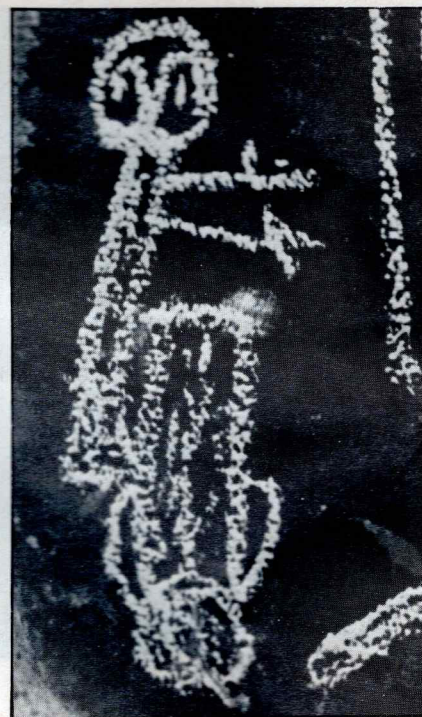
C'est un peu difficile. J'ai constaté, lors de la dernière émission pour les parents, qu'ici le milieu est très différent. Les femmes ne participent pas aux activités des hommes : il n'y a que les hommes qui ont assisté à l'émission. Peut-être que, peu à peu, on arrivera — par l'organisation « Samaria », l'intérêt des émissions — à les attirer. Mais s'adresser directement aux femmes est très difficile. Il faut passer par les jeunes filles, qui seront des femmes plus tard. Dans mon ancienne école, c'était plus facile ; j'avais des contacts et nous avions prévu de former une organisation cette année. J'aurais pu leur apprendre la couture, la cuisine.

Pourquoi cette différence d'un village à l'autre ?

Parce que chaque village a ses coutumes. De même qu'on ne peut pas comparer les jeunes de la ville à ceux de la campagne. C'est plus une question de ville qu'une question d'ethnie. Lorsqu'ils sont proches de la ville, ils voient bien le niveau de vie de la ville. En ville, l'inégalité entre l'homme et la femme au niveau des activités courantes est moins marquée.

Est-ce que cela vous pose des problèmes, en tant que femme.

Cela ne me pose pas de problèmes : je ne me sens obligée de suivre les coutumes du village que dans la mesure où elles me conviennent.



Est-ce que les femmes se posent des questions en vous voyant ?

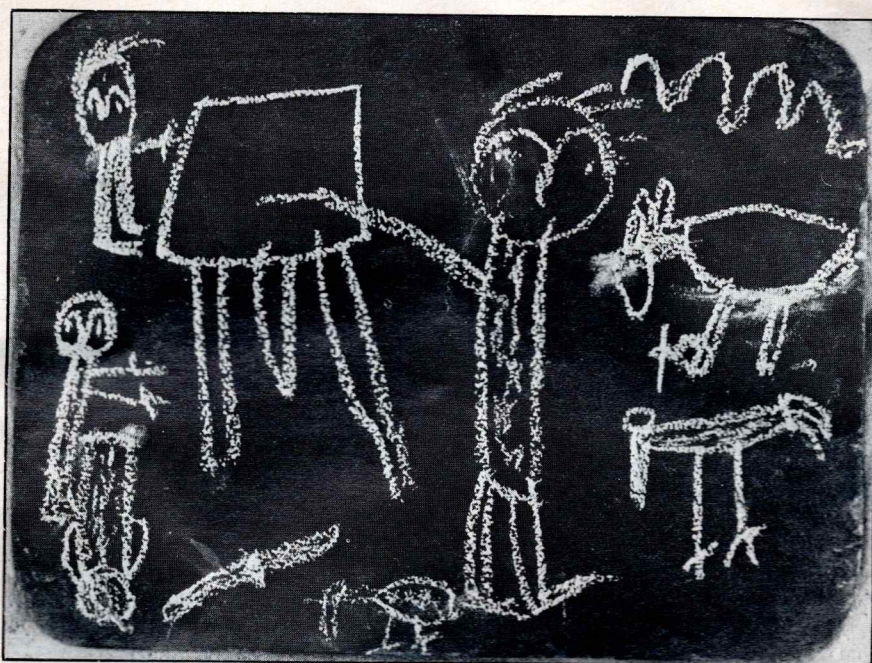
Pour le moment, ce sont les petites filles qui s'en posent ! Elles veulent devenir enseignantes, comme moi. Et quand je leur demande pourquoi, elles répondent que c'est mon comportement qui leur plaît.

En fait, au Niger, en dehors des « Samaria », il n'y a pas de regroupements de femmes ?

Dans certains villages comme dans mon village natal, il y en a, mais c'est irrégulier.

Que faisaient vos parents et où avez-vous fait vos études ?

Les hommes de ma famille étaient cultivateurs, sauf mon père qui était un ancien combattant, donc un lettré. J'ai fait mes études primaires dans mon village natal, à 40 km de Tillabéri. En 1968, j'ai eu mon certificat d'études primaires et je suis entrée au cours normal de Tillabéri, où j'ai fait ma 6e et ma 5e, puis je suis venue avec les vieux à Niamey pour continuer dans un établissement secondaire. Malheureusement, j'ai échoué au B.E.P.C. Le vieux



voulait que je continue encore. Mais j'étais découragée et déçue, et je ne voulais plus continuer mes études. Je suis restée à Niamey pendant les vacances, parce que j'avais fait ma demande pour entrer dans l'enseignement télévisuel. Les conseillers pédagogiques qui étaient passés dans les classes nous avaient dit qu'il y aurait ouverture de classes télévisuelles, et que l'on avait besoin de 80 candidats. Heureusement pour moi, j'ai été admise.

Appréciez-vous, pour vous, ce type d'enseignement ?

Je l'apprécie beaucoup. Et il dépend beaucoup du moniteur ; lorsqu'on parle avec les maîtres du traditionnel, ils critiquent souvent l'enseignement télévisuel. Or, nous qui sommes les maîtres de la télévision, nous ne voulons pas que l'on critique notre métier, parce que nous le faisons très sérieusement et que beaucoup dépend de nous. Donc, pour que ces critiques ne s'étendent pas, il faut que nous redoublions d'efforts.

Et quelles sont les critiques que l'on vous adresse ?

On dit souvent que la télévision ne vaut rien, qu'elle gâte les enfants, qu'il n'y a pas de discipline, que les maîtres ne font pas leur devoir, qu'ils ont un certain laisser-aller. Or, à mon avis, l'enseignement télévisuel est plus difficile que l'ensei-

gnement traditionnel, surtout pour celui qui respecte scrupuleusement l'emploi du temps. Il n'y a pas de temps mort chez nous, il n'y a pas d'absences.



**entretien
avec Amadou Adam
moniteur
de N'Douga Tarey**

*Depuis combien de temps
êtes-vous moniteur
d'une classe
de télévision scolaire ?
Pouvez-vous nous parler
de votre métier ?*

Je suis moniteur depuis presque un an. Ayant raté mon B.E.P.C. (1), j'ai décidé de continuer mes études par correspondance tout en faisant de l'enseignement. La télévision m'a tenté comme étant une branche d'avenir. Je prépare donc ma seconde, et même lorsque j'aurai le Baccalauréat, je continuerai dans l'enseignement, parce que j'aime cela. Mais je ne voudrais pas rester en brousse. Je préfère la ville ; ici, je

(1) Depuis, ce jeune maître s'est présenté à l'examen comme candidat libre. Il a été reçu.

suis à 17 km de Niamey et je dois dire que je le supporte bien.

*Pouvez-vous
nous parler un peu
de la vie du village ?*

Dans ce village, il y a des cultivateurs et des éleveurs. Bien que je sois Peul, nous nous comprenons parce que je parle aussi Zarma comme eux.

*Comment avez-vous été
accueilli et comment vous
êtes-vous intégré à la vie
du village ?*

Je n'ai pas de problème avec les villageois, du moins jusqu'ici.

Je suis arrivé ici, un soir vers 5 heures. Le chauffeur de la télévision m'a déposé ici, derrière la classe. C'était comme un parachutage en pleine brousse ! Je me suis senti isolé, je suis resté ici cinq minutes, puis j'ai vu de partout des gens déboucher... On courait en criant : « Ah ! voici le Maître !... Il est venu, il est venu !... » Les gens sont venus me saluer, ils m'ont amené de l'eau... Puis, on a été chercher le chef du village, à quelque 200 mètres d'ici. Il est venu ; il m'a demandé d'aller voir ma case. Je lui ai dit que le plus important, c'était de procéder au recrutement des enfants. Alors, on a donné le signal : « Allez chercher les enfants, vite ! Le Maître est arrivé ». J'ai commencé à voir des enfants et à circuler pour chercher des élèves, car de tous les côtés les familles cachaient leurs enfants en voyant le maître venir. Je ne parvenais pas à les convaincre... Je suis revenu et me suis couché. La première nuit ici, j'ai eu peur, parce que certains parents m'avaient dit que dans cette région, il y avait ce qu'on appelle ici des sorciers... alors je n'ai pas très bien dormi.

J'ai ouvert la classe avec peu d'élèves et j'avais des problèmes, car les gens ne voulaient pas venir à l'école. Puis, grâce aux émissions pour les parents (1), ils ont compris ce qu'était l'école. Aujourd'hui, je crois que 99 % des parents de mes élèves ont compris, parce que je n'ai pas beaucoup d'absences. Ils ne restent chez eux que lorsqu'ils sont malades. Dans ma classe, j'ai actuellement 33 élèves.

(1) Chaque mois, une émission en langues nationales est diffusée à l'intention des parents et de la collectivité villageoise.



*Les parents ont-ils
des attitudes très
divergentes vis-à-vis
de l'école?*

Souvent, les Peuls y sont opposés. Moi-même, autrefois, j'étais comme cela, car j'avais un père qui préférait que je conduise les bœufs plutôt que de me voir aller à l'école.

Je suis en contact régulier avec les villageois. Le Chef de village vient souvent me voir et nous parlons de la classe ensemble. Il est question que l'on construise une classe en banco, et on a contacté les vieux du village, car ce sont eux qui prennent la décision de construire la case de l'école. Les jeunes s'en désintéressaient et je leur en ai fait le reproche. Ils ont trouvé, après mes explications, que j'avais raison et, avec le chef de village, on envisage de rassembler des cotisations afin de construire une classe. J'en ai déjà tracé le plan, mais il y a le problème de l'eau qui se pose. Ce qui est important, c'est que les jeunes se sont décidés à travailler avec moi et qu'ils viennent me voir tous les jours. On doit recevoir les habitants d'un autre village à côté, et il y aura une fête.

*C'est vous
qui prenez
l'initiative
de cette fête?*

C'est la « Samaria », dont on a élu le Président, et on invite les gens de chaque village qui, à leur tour, vont nous inviter. La semaine dernière, nous avons eu dans un village voisin un Festival de chants et de danses pendant toute la semaine. Après cela, c'est ici qu'aura lieu la fête pendant deux jours et nous allons recevoir ce village comme il nous a reçu la semaine dernière, ce qui créera une entente entre nous et amènera peut-être un échange de services.

*L'école ici
a-t-elle changé
quelque chose?*

Bien sûr! Cela a changé beaucoup de choses. Car, avant, les jeunes du village ne s'entendaient pas, cela va maintenant beaucoup mieux puisque, comme je vous le disais, ils viennent chez moi tous les soirs et que nous discutons beaucoup. Tout ceci est sans doute dû à la présence de l'école.

*Est-ce qu'ils s'intéressent
à cette forme
d'enseignement qu'ils ne
connaissaient pas?*

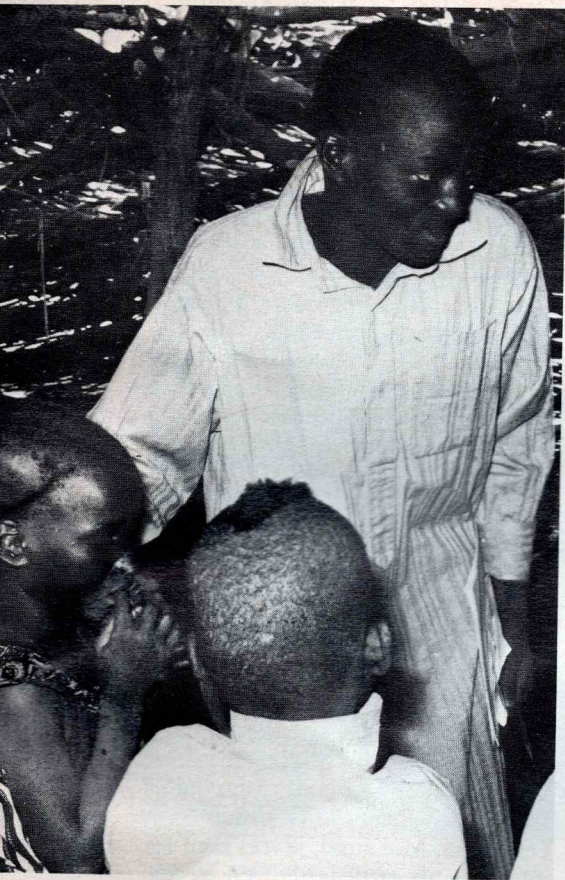
Il y a beaucoup de mauvaises langues qui prétendent que la télévision n'est pas bonne et n'apporte rien. Ce sont des gens qui pensent tout savoir, et je leur ai demandé pourquoi ils jugeaient sans connaî-

tre réellement... Moi aussi, je jugeais, avant. Puis, à partir de la réflexion de Pasteur qui dit : « N'advancez rien que vous ne puissiez montrer d'une façon évidente et décisive », je me suis engagé à y travailler. Au bout de deux mois de stage, j'ai compris que c'était intéressant et que les enfants apprenaient facilement. Maintenant, la plupart parlent très bien et savent faire toutes sortes de choses. Je ne peux pas dire que ma classe soit la meilleure des classes de télévision, mais en tous cas, je ne crains pas les autres.

Ceux qui critiquent disent que ce sont les politiciens qui ont imposé cet enseignement parce qu'ils voulaient que la France en tire profit... Je ne vois pas le profit de la France là-dedans, mais un profit pour nous et pour nos enfants qui apprennent quelque chose, et cela grâce à la Télévision. Moi aussi, je vois bien les côtés positifs et négatifs : en 5e année, par exemple, quand les enfants arrivent au C.M. 2, il y a des échecs à l'examen. Dans l'école traditionnelle, ils peuvent redoubler, mais ici, il faudrait une classe qui accepte les redoublants; c'est là le seul côté négatif, pour moi. S'il y a des critiques, c'est parce que l'on n'explique pas bien au gens ce qu'est la Télévision. Si je pouvais, je ferais un reproche aux dirigeants et je leur dirai qu'ils ne font rien pour la faire comprendre. Pendant ces vacances, par exemple, on a diffusé une émission « Grands Dossiers, Grands Débats ». Il y a eu pas mal de critiques et aucun responsable n'est venu discuter. Moi, je ne me sentais pas assez fort pour soutenir mes arguments tout seul.

*Est-ce que les gens
qui critiquent viennent
quelques fois voir
les émissions?*

C'est justement leur défaut! S'ils venaient nous voir, on pourrait parler... mais ils ne viennent pas et critiquent sans savoir! Un jour, un villageois est venu ici pour la première fois dans ma classe, et il a dit : « C'est en jouant que les enfants apprennent, ici! »... J'ai trouvé que c'était une bonne réaction : c'est avec le jeu que nous enseignons. Il a trouvé que c'était intéressant, que les enfants parlaient très bien. Les villageois apprécient beaucoup, mais c'est de la capitale que viennent les « mauvaises bouches »!



*Et vous-mêmes,
avez-vous eu du mal à vous
adapter à cet enseignement
qui était nouveau
pour vous ?*

Cela s'est fait très facilement pour moi, parce que je n'avais pas enseigné dans le traditionnel. Mais les maîtres qui ont enseigné dans le traditionnel ont souvent plus de difficultés que nous : cela dépend des enseignants. Ce qui m'inquiétait le plus, c'était les rapports avec les gens du village, parce qu'au Stage, on nous avait dit d'établir des relations avec eux. Mais cela n'a pas été difficile. Les enfants, au départ, avaient peur ; leurs parents leur disaient : « Ah ! il frappe !... » Surtout, il y avait beaucoup d'enfants qui ne parlaient pas. Mais maintenant, ils parlent tous, c'est venu petit à petit.

*Quelles sont
vos activités
dans le village ?*

L'année dernière, j'étais l'infirmier du village parce que j'avais une pharmacie. Tout le monde passait le matin et la nuit quand j'étais à la maison. Je distribuais des comprimés. J'ai constaté que c'était dangereux de mettre les médicaments dans les mains de gens qui n'en connaissent pas l'usage. Je les garde

en cas de nécessité pour mes élèves ou pour les villageois gravement malades. Il y a maintenant une infirmière, à côté, à 4 km. J'ai préféré leur conseiller d'aller chez elle et je peux toujours m'occuper des cas qui ne sont pas graves.

*Qui vous fournit
les médicaments ?*

C'est le dispensaire de Niamey. Un infirmier nous rend quelques fois visite et il est très intéressant de parler avec lui.

*Et en dehors de l'infirmier,
avez-vous d'autres
activités ?*

Actuellement, je m'occupe de l'impôt des villageois. Le chef de village a beaucoup de problèmes pour la collecte : il a préféré venir ici avec tous les villageois et nous faisons une liste ensemble.

En ce qui concerne la jeunesse du village, j'ai été élu secrétaire des jeunes et, pendant le Festival des Chants et Danses, je me suis occupé de la trésorerie. Ils avaient confiance en moi. On a accueilli les gens ; on les logeait dans des cases. J'ai fait beaucoup de connaissances parmi les nouveaux venus et il y a des gens qui m'ont invité à venir dans leur village.

*Quelles sont les activités
des jeunes
dans ce village ?*

Ils travaillent tous dans les rizières, surtout en cette période de saison sèche. L'année dernière, il y avait des Chinois et nos jeunes travaillaient avec eux. Ils ont gagné de l'argent, avec lequel ils ont pu payer leurs impôts. Ils ont pu aussi se cotiser pour avoir une rizière à eux.

*Voyez-vous d'autres
perspectives
pour cette école.
Peut-elle aider à une plus
grande participation
des adultes au
développement du village ?*

Bien sûr ! Surtout dans le domaine de l'animation. Si on faisait de l'animation rurale, on se rattacherait à nous. Je ne sais pas si c'est valable pour les autres maîtres, mais moi je suis bien placé pour le faire ici.

*Lorsqu'il y a une émission
pour les parents,
viennent-ils nombreux ?
En parlent-ils
ensuite au village ?*

Ils viennent très nombreux. L'année dernière, par exemple, à la première émission, il n'y a pas eu de monde, mais lors de la deuxième, la classe ne pouvait pas contenir tout le public : les gens sont restés dehors. Ils prenaient la parole au sujet de l'émission. Ils étaient très contents. Certains ont dit : « C'est vrai ce qu'ils disent dans l'émission... Les postes de radio et de télévision sont là pour vous expliquer ce que vous ne compreniez pas avant... ».

Il y a une chose que je veux dire, c'est que si il y a de bonnes relations entre le maître et les villageois, tout est possible. Il y a des villages où c'est impossible, parce que le maître ne s'entend pas avec le chef du village ; et alors, celui-ci peut dire dans tout le village que le maître ne vaut rien. Il vaut mieux s'entendre dès le début avec le chef, puis avec les vieux. Avec les jeunes, comme vous l'avez vu, on y arrive.

*Propos recueillis par
Denyse de SAIVRE*

le théâtre au niger*

• Quelles sont les tendances du théâtre nigérien actuel ?

Actuellement, on peut considérer qu'il y a deux genres de théâtres nigérien comportant chacun plusieurs aspects. Il y a tout d'abord le théâtre en langue nationale, qui choisit en général des thèmes assez populaires, que ce soit des thèmes historiques divers, des thèmes ayant

(*) Cette chronique comme la suivante auraient dû être insérées dans notre N° 16 : Regard sur les littératures africaines, mais elles sont arrivées au moment où le numéro était sous presse.

trait à la vie sociale ou des thèmes d'éducation populaire. Le deuxième genre du théâtre nigérien est le théâtre en langue française, lui-même comportant deux aspects. Il existe un théâtre plus ou moins historique, puis il y a un théâtre engagé qui choisit des thèmes plus virulents que l'on n'aborde pas facilement, comme par exemple celui du mariage, de l'argent, etc. Le théâtre essaie de mettre en lumière tous les aspects d'un problème social et de prendre position.

● **Que cherche à mettre en lumière le théâtre historique en français ?**

Il raconte les faits et gestes des héros africains, nigériens. C'est essentiellement un théâtre qui essaie de réhabiliter les héros africains, et par là-même, de faire connaître l'histoire africaine. Nous avons appris l'histoire de France et d'ailleurs, mais pas l'histoire Africaine. C'est là la démarche de ce théâtre.

● **Les pièces sont-elles écrites en vers, en prose, respectent-elles certaines règles ?**

Il n'y a pas de règles strictes dans ce théâtre. Il est inspiré de documents produits par des chercheurs qui préparent des thèses, des ouvrages. On en fait des extraits et en général ce sont des commissions de rédaction qui s'en chargent, sauf si, comme ce fut le cas une fois, quelqu'un rédige une pièce à partir de sa thèse de doctorat.

● **Le théâtre en langue française a-t-il une bonne audience ?**

Oui, il a du succès, mais évidemment du fait même qu'il soit en français, sa diffusion est très limitée. Ce théâtre aurait gagné à être produit et joué en langue nationale. Jusqu'à présent, cela n'a pas été le cas. Mais il y a quelques années dans quelques localités, on a repris ces pièces et on les a traduites en langue nationale.

● **Ce théâtre que vous appelez engagé, suscite-t-il beaucoup d'intérêt et les gens se sentent-ils très concernés ?**

Pour le théâtre qui traite de problèmes plus virulents, comme notamment les détournements de fonds, etc., je me demande si les spectateurs font la différence entre le jeu et la réalité, s'ils ont un certain recul pour pouvoir l'appréhender.

Quand le public assiste à une représentation théâtrale, il s' imagine que c'est le reflet exact de la réalité. Il y a là un problème du spectateur. Par ailleurs, il est dom- mage que ce théâtre soit unique- ment en français. Je sais qu'il y a eu des tentatives d'adapter certaines pièces en langue nationale, mais il faut reconnaître que cela n'a pas donné de résultats très probants ; et, de plus en plus, d'après les derniers renseignements que nous avons, les jeunes s'engagent dans cette voie du théâtre engagé, mais toujours en langue française.

● **Le théâtre populaire est-il un théâtre satirique ?**

On y trouve des tendances diverses. Au début, quand nous avons lancé la Semaine de la Jeunesse, la première pièce qui a remporté le prix est une pièce en langue nationale qui a traité de l'exode rural. Il y a eu d'autres pièces qui ont traité aussi du mariage. Un peu tous les sujets sont abordés dans le théâtre en langue nationale. Mais, je crois qu'il y a eu un blocage, du fait que l'action a été entreprise dans le cadre de la Semaine de la Jeunesse et que le jury chargé de sélectionner au niveau du Département s'est beaucoup plus penché vers le théâtre d'expression française. Aussi, le théâtre en langue nationale s'est-il senti un peu brimé.

Je pense, en fait, qu'il faut encourager les deux formes de théâtre : la forme européenne et aussi le théâtre populaire. Le théâtre se joue partout en Afrique. Il se joue sur des places publiques. On assiste à de véritables socio-drames qui s'attaquent aux défauts de quelqu'un ou de la société dans laquelle on se trouve. Il y a toujours une remise en cause de quelque chose. on ne doit pas avoir l'impression que le théâtre est venu en Afrique par la colonisation. C'est sa forme conventionnelle qui est venue. C'est ce qui fait qu'il peut y avoir une incompréhension du public qui ne reçoit pas bien le message. Si le théâtre est joué dans les normes africaines, le public fait bien la part des choses.

Extrait d'un entretien entre M. Mounkaila Hassade. Directeur de la jeunesse et des sports, Niamey et Denyse de Saivre. Rédactrice en chef de Recherche. Pédagogie et Culture.

... de haute-volta

le théâtre

Nous allons parler aux lecteurs de Recherche Pédagogie et Culture du théâtre en Haute-Volta. Nous ne l'aurions pas fait, si enseignant nous-même, nous n'avions pas la ferme conviction que cet art est un moyen très efficace pour l'apprentissage des langues.

Notre petite expérience du métier d'enseignant nous a appris que les programmes, très souvent ne donnaient pas le temps aux professeurs de corriger la diction des élèves en raison même de leur nombre.

Le théâtre permet à l'élève (et plus généralement à l'individu) de pratiquer sous la direction de metteurs en scène ou d'animateurs la langue en situation avec tout ce que cela suppose de différences de niveau, d'interférences, etc.

En Haute-Volta, l'élève a cette chance de pouvoir s'intégrer à tous les âges à une troupe théâtrale s'il le désire puisqu'il en existe pour les scolaires, les universitaires et les adultes. Mais il n'en perçoit pas toujours la nécessité.

Nous pensons que ce serait une bonne chose si l'on arrivait par le jeu des réformes à intégrer la pratique de l'art dramatique en tant que tel aux programmes des enseignements.

différents aspects du théâtre en Haute-Volta

Lorsque l'on observe la vie culturelle en Haute-Volta, on se rend très vite compte que les activités théâtrales sont surtout animées par quatre groupes dont nous essayerons de dégager rapidement l'importance et la portée.

théâtre scolaire et universitaire

• Théâtre scolaire

En Haute-Volta, c'est une tradition pour les établissements scolaires de donner une représentation théâtrale, en général, vers le mois de mai. Nous appellerons ces spectacles « le théâtre de printemps » pour les distinguer de ceux qui sont donnés par les élèves dans leurs villages d'origine, pendant les vacances d'été, et que nous désignerons par « théâtre d'été ». Le point commun entre ces deux genres de représentations est qu'elles sont données par des élèves.

Le théâtre de printemps. A la tête de chaque établissement d'enseignement secondaire (collèges, lycées) se trouve un comité culturel d'élèves élu, chargé d'organiser, pour l'année en cours, les activités culturelles. Ce comité s'occupe, notamment de l'organisation du bal de fin d'année, de la kermesse mais surtout du théâtre. Ce dernier absorbe la plus grande partie du temps car il nécessite une préparation beaucoup plus minutieuse. On lui consacre d'autant plus de temps que c'est le moyen par lequel l'établissement entre en compétition avec les autres. Il n'y a pas de jury au niveau de chaque ville qui décide de la qualité de chaque représentation, l'opinion publique se réservant ce rôle; elle exprime son verdict par une influence plus ou moins massive aux différents spectacles.

Dans une ville comme Ouagadougou où il y a en moyenne dix représentations scolaires par an, chaque concurrent tient à bien se classer.

Ces représentations ont pris une telle ampleur qu'en 1973, lors d'une crise politique, les autorités ont été amenées à supprimer toutes les responsabilités syndicales des comités d'établissements, exception faite du rôle culturel.

L'organisation des représentations est simple. En général, chaque troupe n'en donne qu'une à « la Maison du Peuple » (Ouagadougou) ou au « Jardin du Maire » (Bobo-Dioulasso). Ces deux scènes, à vrai dire, n'ont pas été prévues pour le théâtre. « La Maison du Peuple », précédemment « Maison du Parti »,

n'a été ouverte aux activités culturelles que depuis la Révolution populaire du 3 janvier 1966. C'était le siège des grandes réunions politiques et des rencontres internationales. De ce fait, elle est assez bien équipée et dispose d'environ deux mille places assises avec une scène circulaire au fond et à l'avant, les sièges étant disposés en gradins. Elle est équipée aussi de quelques projecteurs. Il lui faudrait une meilleure sonorisation pour être un assez bon théâtre. Elle reste la plus grande salle de spectacle de la capitale. Le « Jardin du Maire » de Bobo-Dioulasso (deuxième ville du pays) est, comme son nom l'indique, un jardin de la municipalité avec au milieu une scène en plein air.

Les spectateurs sont à la belle étoile. Derrière la scène a été construit un mur semi-circulaire qui rabat la voix des acteurs en direction du public. C'est un site agréable où se produisent les troupes durant les neuf mois de saison sèche. Dans ces deux villes, il y a aussi les Maisons de Jeunes, mais en général le théâtre de printemps n'a lieu que dans les endroits décrits.

Le spectacle se déroule le plus souvent le vendredi. Le public est surtout scolaire. A ces représentations sont conviés des orchestres modernes et traditionnels. De ce fait, nous avons une grande ambiance de fête populaire qui va souvent de 21 h à 2 h du matin.

Il arrive qu'il y ait des exceptions et qu'au lieu d'une soirée unique il y en ait deux ou trois. En effet, les autorités peuvent demander à la troupe de recommencer un spectacle qui a eu du succès le jour suivant (samedi) afin que les fonctionnaires et autres travailleurs, bénéficiant des congés du week-end puissent y aller. Par ailleurs, ces grands établissements qui ont une réputation de « sérieux » sachant que le public travailleur est intéressé par leur répertoire donnent chaque année à Ouagadougou deux représentations. La première a toujours lieu à la Maison du Peuple mais la seconde se tient à l'Ecole Nationale d'Administration (ENA) où il y a une scène de plein air. Celles de Bobo-Dioulasso se tiennent toujours au Jardin du Maire. Si la séance de la « Maison du Peuple » a un caractère populaire, commercial (il y a plus de

places), on peut dire que le théâtre, à proprement parlé, est sacrifié au goût du public car les acteurs sont souvent interrompus par lui quand il estime que la pièce est mauvaise. Par contre, à l'ENA, les représentations sont minutieusement préparées et c'est là qu'il n'est pas rare de voir des gens assister aux deux spectacles.

Les grands établissements donnant ces deux représentations sont le Lycée Philippe Zinda Kaboré (le plus grand Lycée de Haute-Volta), l'Ecole Normale des Instituteurs, le Lycée Ouezzin Coulibaly.

Le théâtre d'été Ce n'est pas uniquement pendant l'année scolaire que les élèves font du théâtre. Avec l'expérience acquise au Lycée ou au collège en matière de représentation théâtrale, l'élève se trouve pendant les vacances d'été avec ses camarades d'autres écoles au village. Il n'y a plus de Maison du Peuple ou de Jardin du Maire, mais il y a la Maison des Jeunes quand c'est un assez grand centre ou la place du marché quand ce n'est qu'un petit village. Dès qu'on retrouve dix élèves vivant dans une même localité, on est à peu près sûr de les voir donner une représentation théâtrale. Bien qu'il n'y ait pas un enseignement spécifique du théâtre au secondaire, on a l'impression en voyant les élèves chez eux, en été, que c'est la seule chose que le lycée ou le collège leur a apprise. Mais il ne peut pas en être ici comme en ville. Là-bas tout le monde est censé comprendre le Français et puis — nous l'avons dit — le public est essentiellement scolaire. Au village au contraire, c'est ceux qui comprennent la « langue des Blancs » qui sont rares. Si c'est un assez grand centre administratif où il y a beaucoup de fonctionnaires ne parlant pas la langue de la région, on jouera en Français et dans la langue locale. Dans les petits villages, c'est presque toujours le dialecte du lieu qui sert de moyen de communication.

Il faut cependant reconnaître que la plupart du temps les gens apprécient beaucoup plus le jeu en langue nationale parce que là, les acteurs sont plus à l'aise tant dans la technique gestuelle que dans l'expression orale. D'ailleurs à partir du moment où on décide de ne pas jouer en

Français, on abandonne du coup le texte écrit pour une pièce plus ou moins improvisée où l'acteur est en même temps l'auteur au moment de la représentation.

En général, on n'exige pas du public une participation financière à ces représentations sauf dans les grandes villes. Que ce soit pour le théâtre de printemps ou celui d'été, le prix de la place ne dépasse jamais 50 F CFA (1 F) lorsque l'entrée n'est pas gratuite. Dans les petits villages c'est une séance gratuite à laquelle sont conviés tous les habitants. Pour l'observateur, le spectacle est presque toujours le même : le chef de village est assis devant la place qui tient lieu de scène, sur un banc, alors que tous les autres spectateurs sont à même le sol écoutant ce qui se dit.

En observant tout ce monde, l'on comprend aisément que le théâtre, qui est un moyen d'expression importé, puisse fort bien s'intégrer aux mœurs africaines. N'y a-t-il pas en effet une prédisposition pour le théâtre chez les Noirs qui, de tous temps, ont su écouter les conteurs ou les griots qui, seuls ou en groupe, racontaient leurs histoires de village en village ? L'élément le plus important de ce théâtre scolaire est peut-être d'introduire cet art étranger dans la brousse la plus reculée du pays.

● Théâtre universitaire

Depuis quelques années il existe à Ouagadougou un Centre d'Enseignement Supérieur (CESUP), devenu Université en 1974, qui dispense des études supérieures en lettres jusqu'à la licence. En 1972, l'Université de Ouagadougou a créé sa troupe théâtrale, qui, dans une création collective avec d'autres éléments de la ville, s'est classée très honorablement au Festival International de Théâtre de Tunis.

Bien que cette troupe soit encore très jeune, on peut espérer qu'elle jouera un grand rôle dans la vie culturelle du pays.

théâtre urbain

Dans les principales villes du pays existent des troupes théâtrales d'amateurs. Il n'existe pas de troupes nationales ni de professionnels de ce

métier. De ce fait, les spectacles ne peuvent être donnés que dans la mesure où les acteurs arrivent à se dégager de leurs occupations quotidiennes. Ces troupes se trouvent d'autre part confrontées à des problèmes financiers. Il n'y a pas en effet de subventions et il leur faut compter sur les recettes des spectacles pour vivre. Si l'on tient comptes du fait que le prix d'un billet de spectacle ne dépasse jamais les 100 F CFA on mesure combien leurs moyens financiers sont limités.

Quelques troupes arrivent à donner tout de même trois ou quatre représentations annuelles.

théâtre des maisons de jeunes

Depuis leur réorganisation de 1971, les maisons de jeunes installées dans toutes les sous-préfectures connaissent une vie culturelle relativement intense.

Très souvent dirigée par l'instituteur de la région, la Maison des Jeunes est un centre d'animation du milieu rural. C'est que les représentations théâtrales se font principalement dans la langue locale, les interprétations en français étant assez rares. Nous pensons que c'est en s'exprimant en langue nationale que ces troupes auront leur avenir, car c'est là qu'on sent vraiment qu'elles sont restées en contact avec les populations et cela aussi bien dans le langage que dans la mimique.

théâtre radiophonique

La radio contribue pour une grande part à faire connaître le théâtre avec ses trois séries d'émission :

● **Le théâtre de l'étrange.** C'est une série très élaborée donnée en français. Elle est écoutée par les amateurs de la littérature policière.

● **Première chance sur les ondes.** C'est au cours de cette émission que passent les pièces africaines et malgaches retenues par le concours inter-africain organisé par la Radio Française.

● **Le théâtre voltaïque.** C'est pendant cette dernière émission que sont diffusées les pièces voltaïques.

C'est celle qui est la plus écoutée par les amateurs du Théâtre radiophonique en raison de l'actualité de ses thèmes.

Tous ces différents aspects du théâtre en Haute-Volta prouvent, si besoin en était, que malgré les ressources limitées du pays et malgré le caractère étranger de cet art, il peut avoir un bel avenir. Ceci est d'autant plus vrai qu'il s'impose au Pays par la base. Ce ne sont pas les autorités qui, comme du temps de la naissance des centres culturels (restés longtemps sans vie), ont imposé une organisation aux jeunes. Bien au contraire, ce sont ces derniers qui leur imposent la nécessité des infrastructures culturelles.

Jean-Pierre GUINGANE
Enseignant au Lycée Municipal
de Ouagadougou

... de dakar

première session de pédagogie médicale

La première session de perfectionnement en Pédagogie médicale des enseignants de langue française s'est tenue à Dakar du 9 au 16 novembre 1974 sous la présidence d'honneur de son Excellence Léopold Sédar Senghor. Le doyen Marc Sankale assurait la présidence du comité d'organisation, le doyen Gaston Meunier, la présidence de la session et le professeur Lucien Léger, la présidence de la plate-forme d'évaluation, l'ensemble se déroulant sous le haut patronage du professeur R. de Vernejoul.

Un rapport très complet relatant les travaux de la session et les résultats de la première plate-forme d'évaluation des documents audiovisuels médicaux, a été établie par les professeurs A. Mazes et H. de Lauture (1).

(1) On peut se procurer ce rapport à la Simarre, 11, rue de la Bourde, 37000 Tours, France.

Dans la première partie est rapportée « la stratégie d'une promotion pédagogique dans le premier cycle des Etudes médicales (PECM) soit les objectifs éducationnels et les techniques d'enseignement et d'évaluation :

- **formes d'enseignement** (cours magistral, travaux pratiques, enseignement dirigé, enseignement programmé, disponibilité de l'enseignant);

- **moyens d'enseignement** (aides audiovisuelles, manuels d'enseignement et polycopiés);

- **épreuves d'évaluation** (examen écrit par dissertation ou petites questions, examen orale, évaluation continue ou périodique, grille de correction);

ainsi que la stratégie d'une promotion pédagogique dans la discipline, l'unité d'enseignement, le pays.

La deuxième partie qui a trait à l'évaluation des médias audiovisuels traite de ces médias dans leur ensemble mais présente en particulier des critères d'appréciation de films destinés à l'enseignement et présente un intéressant projet de questionnaire permettant l'évaluation de ces films compte tenu de leurs objectifs.

Ce rapport présente à nos yeux un grand intérêt, même pour ceux qui n'appartiennent pas au corps médical. C'est un document pédagogique de grande valeur, très bien présenté, réalisant dans sa mise en page même son but de communication pédagogique. On y trouve une maîtrise de la mise en valeur des idées. De nombreuses photos et dessins humoristiques l'accompagnent. Si nous insistons sur ce point c'est qu'il n'est pas fréquent que les rapports soient à la mesure de l'intérêt des travaux des colloques. Il est bien connu que les spécialistes de la communication communiquent très mal entre eux. Ce n'est pas le cas ici et c'est un plaisir de le signaler. Comme le dit Abraham Moles dans son introduction au livre de Jean Cloutier « **La communication audio-scripto-visuelle à l'heure des self-media ou l'heure d'Emerec** » : « Il s'agit d'un mode de communication spécifiquement scripto-visuel qui n'est plus simplement l'addition de l'écrit et du visuel, qui se veut consistance de pensée et d'action... ».

D.S.

... d'austin

la recherche en littérature africaine s'organise

Le mois de mars 1975 a été marqué par de nombreux efforts de rassemblement des chercheurs en littérature africaine. L'Université du Zaïre à Lubumbashi accueillait les 25 et 26 mars la rencontre constitutive de l'Association Africaine de Critique Littéraire. On notait la participation entre autres, de M. Kane (Dakar), de Mam. Ngal (Lubumbashi), N. Serpos Tidjani (Cotonou), ainsi que de représentants des principales universités anglophones. L'Université du Texas à Austin accueillait du 20 au 22 mars la rencontre constitutive de l'Association de littérature africaine. (1). A cette occasion se tenait à Austin un symposium sur la littérature sud-africaine avec la participation de nombreux écrivains sud-africains, pour la plupart en exil aux Etats-Unis : Ezekiel Mphahlele, Dennis Brutus, Mazizi Kunene, Cosmo Pieterse. L'Association de Littérature Africaine cherche à rassembler, malgré son siège fixé aux Etats-Unis, des chercheurs du monde entier. E. Obiechina était venu de Nsukka (Nigéria) avec plusieurs collègues, Kofi Awoonor et Ama Ata Aidoo, tous deux ghanéens représentaient avec Chinua Achebe les écrivains d'Afrique de l'Ouest. Ulla Schild, épouse de J. Jahn malheureusement décédé il y a plus d'un an, qui enseigne la littérature africaine à l'Université de Mayence, et Almut Nordman co-auteur avec U. Schild et J. Jahn du **Whos'Who in African Literature** (Horst Verlag, Tubingen), auteur, en français, d'un « Que-sais-je » à

(1) *African Literature Association, co-African and Afro-American Research and studies center, Jester A. 232-A, University of Texas at Austin, Austin: Texas 78712.*

paraître sur la littérature africaine, représentaient l'Allemagne fédérale; Gerald Moore (Université du Sussex) et Albert Gérard (Université de Liège) deux des meilleurs spécialistes européens avaient dû annuler leur venue.

A l'issue du congrès, un bureau était constitué. Présidé par D. Brutus il comprenait : D. Dorsey (vice-président, USA) et T. Hale (trésorier, USA). Le comité compte 9 membres : D. Gomez (USA), A. Ricard (France), J. Brewer (USA), P. Ntuli (Afrique du sud), D. Adelugba (Nigeria), E. Julien Over (USA), D. Kunene (Afrique du Sud), Cosmo Pieterse (Afrique du sud), et B. Lindfors (USA).

Alain RICARD

... du zaïre

bibliographie littéraire

Le CELRIA (Centre d'étude des littératures romanes d'inspiration africaine) de l'Université nationale du Zaïre, campus de Lubumbashi a publié une bibliographie littéraire de la République du Zaïre 1931-1972 afin d'assurer aux étudiants un instrument de travail aussi efficace que possible. Les auteurs de cette bibliographie ont obéi à trois principes :

- N'ont été insérés dans cette bibliographie que les œuvres manifestant des intentions esthétiques ou présentant un caractère littéraire bien marqué. Leur choix s'est donc limité à la poésie, au théâtre, à la littérature narrative et à l'essai littéraire;

(Suite p. 48)

problèmes abordés dans mon article de la revue « Recherche, Pédagogie et Culture ».

Dans cette contribution très succincte, mon propos était en effet d'offrir au lecteur une synthèse rapide des principaux problèmes qui se posent actuellement à la littérature africaine, et c'est donc volontairement que je ne suis pas revenu sur un certain nombre de points que j'ai déjà eu l'occasion d'exposer et de développer, soit dans mes articles du « Monde », soit dans mon récent ouvrage « Littérature nègre ».

Toutefois le trop elliptique bilan que j'ai tracé ici indique cependant que la littérature africaine contemporaine traverse, objectivement, une période de crise, ou disons, si le mot te paraît trop fort, de stagnation, en raison d'un certain nombre de difficultés qui sont bien entendu d'ordre politique — je viens de le rappeler dans un article récent paru dans le « Monde diplomatique » du mois de mai 1975 — mais qui, à mon avis, ne sont pas uniquement d'ordre politique. Je crois en effet qu'on trouverait facilement dans un passé assez proche la preuve qu'il ne suffit pas à un pays de réussir sa révolution pour, qu'automatiquement, sa littérature se transforme et s'épanouisse; l'avant-garde politique et l'avant-garde culturelle ne coïncident en effet que très rarement, et jamais pour très longtemps... Pensons à L'URSS au lendemain de la Révolution d'octobre, ou, plus près de nous, à l'Algérie de Boumédiène.

Or, à mon sens, l'Afrique noire n'a pas encore (à quelques exceptions près) atteint ce stade révolutionnaire, et chacun reconnaît aujourd'hui que les indépendances lui sont tombées dessus « comme une nuée de sauterelles »! Donc quand j'écris que l'écrivain a été « privé de son objet » il faut entendre « objet » au sens psychanalytique du terme. En effet, en dépit des proclamations solennelles de Paris et de Rome, l'écrivain, et d'une façon générale l'homme de culture africaine n'ont pas encore trouvé leur assiette au sein des nouvelles sociétés mises en place au lendemain des indépendances. Peu nombreux, si l'on compare l'Afrique noire francophone avec un pays comme le Nigeria par exemple, les écrivains africains sont rarement reconnus en tant que tels et occupent généralement des charges administratives ou diplomatiques importantes qui les accaparent ou les retiennent éloignés de leur pays. La prudence quelquefois retient leur plume, mais il leur arrive aussi de préférer le public occidental à leur propre public et d'adresser en conséquence leurs textes à des éditeurs parisiens...

Ces quelques remarques aigre-douces ne doivent pourtant pas dissimuler le besoin de s'exprimer et par conséquent d'écrire qui existe chez beaucoup de jeunes écrivains et qui se traduit par un très grand nombre de manuscrits : l'expérience du CLE à Yaoundé est là pour le prouver. Malheureusement, faute de maisons d'édition africaines en nombre suffisant, ces manuscrits qui voient le

jour à Brazzaville ou à Lomé trouvent rarement preneur et peuvent en partie rendre compte de la stagnation dont nous parlions à l'instant. Mais l'accaparement des élites par les tâches de construction nationale comme la quasi-inexistence d'un réseau cohérent d'édition, ne suffisent pas à expliquer la situation actuelle qui résulte aussi en grande partie d'un certain rapport entre le livre et ses 10 à 20 % de lecteurs potentiels. En effet en dépit du succès remporté par certains titres publiés dans des collections de poche, le livre demeure pour la plupart des Africains un objet de luxe (quelque peu insolite dans la mesure où ils s'enracinent profondément dans une tradition orale), et d'une pratique délicate, qui résulte à la fois de la promiscuité de la vie familiale et des conditions souvent déplorables de l'habitat.

Tout se passe donc comme si le texte écrit constituait encore un objet à la fois étrange et fascinant, dont le statut pourra sans doute se modifier quand la littérature africaine aura réussi à se faire saisie d'une Parole originale et non plus seulement, comme c'est encore trop souvent le cas, imitation de modèles occidentaux. On peut donc estimer qu'en dépit de dures conditions d'existence, un renouveau de la littérature africaine, dans ses thèmes comme dans ses formes, n'est pas à exclure pour les années à venir.

Jacques CHEVRIER
Université de Paris XII
et de Paris III

(Suite de la p. 46)

- Ont été dépouillés systématiquement tous les périodiques susceptibles de contenir quelque article portant en totalité ou en partie sur un auteur, sur une œuvre particulière ou sur la littérature francophone du Zaïre, à l'exception des quotidiens;

- Le classement alphabétique des auteurs a été adopté.

Cet ouvrage comporte quatre sections :

- La première section est consacrée aux anthologies portant totalement ou partiellement sur la littérature de langue française du Zaïre;

- La deuxième section a recensé les poètes et hommes de lettres zaïrois (poèmes, romans, nouvelles et textes dramatiques, recueil de contes et pensées);

- La troisième section : littérature de langue française au Zaïre face à la critique, fait état d'essais, d'études critiques de monographies

consacrées partiellement ou totalement à la littérature du Zaïre;

- La quatrième section a rassemblé des critiques et des études d'auteurs zaïrois sur les littératures étrangères.

Cette bibliographie qui se dit non-exhaustive n'en est pas moins un guide précieux pour tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, se penchent sur l'étude de la littérature zaïroise.

D.S.